
PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

A. Hamon : *Élus. — Électeurs.*

Paul Adam : *Dieu (suite).*

Francis Vielé-Griffin : *Saint Martinien, poésie.*

Tristan Bernard : *Au Pays des petits verres.*

Paul Adam : *Critique des Mœurs.*

Edmond Cousturier : *Notes d'Art.*

Henri de Regnier : *Notes dramatiques.*

Bernard Lazare : *Les Livres.*

B. L. : *Revue des Revues. — Memento.*

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés.

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS.	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	— 8 francs.

Le numéro : 60 centimes

COMITÉ DE RÉDACTION

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN — HENRI DE REGNIER
BERNARD LAZARE — PAUL ADAM

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB**, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

ÉLUS — ÉLECTEURS

Incroyable est le nombre de gens littéralement ébaubis par cette pseudo-découverte : des députés et des sénateurs ont vendu leurs voix. En vérité, pour être étonné d'une si naturelle chose, il faut une forte dose de naïveté. Quoi de plus naturel, en effet, que cet échange de bons procédés? « Donne-moi de quoi que t'as, je te donnerai de quoi que j'ai, » est une phrase courante, et, chaque jour, la pensée qu'elle exprime passe à l'état d'acte.

Cet ébaubissement de la masse petite bourgeoise ne doit point étonner, tant il est logique chez des êtres inhabitués à la réflexion, autre que celle relative à leur commerce, à leurs affaires; chez des individus inaptes même à une grossière généralisation, à une superficielle analyse tant leur encéphale est atrophié par le permanent aunage des rubans, le continuel alignement de mots, toujours les mêmes, sur des registres aux pages immaculées. Sur leur mentalité, par les conditions mésologiques étriquée, les scandales panamesques ont puissamment retenti. En découvrant

l'achat de députés et de sénateurs, en lisant les mémorables paroles de MM. Floquet et Rouvier — sur tous les murs, elles devraient être affichées — leur respect pour les politiciens a été ébranlé. En considérant la noble et rigide attitude de la magistrature, un peu de leur respect pour la justice s'en est allé. En voyant l'honnête conduite des financiers à leur égard, à eux souscripteurs, leur respect pour ce qui est ou ce qui est bien — c'est tout comme pour ces individus — a subi une redoutable atteinte. En somme, ces êtres, au moyen intellect, commencent à réfléchir, un tout petit peu certes, mais enfin ils commencent. D'autres révélations survenant, peut-être leur réflexion les conduira-t-elle à une généralisation rationnelle, c'est possible et probable, mais actuellement ils se bornent à penser et à dire :

« On connaît aujourd'hui une dizaine de politiciens corrompus, il y en a peut-être davantage, au plus une centaine. Ce sont de malhonnêtes gens, renvoyons-les et nous les remplacerons par d'autres, des honnêtes ceux-là. »

Piètre est ce raisonnement que moult fois nous avons entendu tenir par des petits bourgeois incapables de concevoir le mécanisme social. Ils ignorent cette pensée profonde dite par je ne sais plus qui : « La société fabrique les criminels. » Ils croient, ces naïfs, que les honnêtes gens, — à supposer qu'ils le soient — envoyés par eux au parlement, resteront honnêtes. La foi génère cette croyance que la raison dément. Aisément cela se prouve.

Considérez le candidat d'aujourd'hui, l'élu de demain, c'est un avocat, un médecin, un notaire, un commerçant, un propriétaire, un industriel, un financier, un journaliste. Il est honnête : commerçant, il a

vendu à faux poids ou fraudé l'octroi; industriel, il a falsifié les produits; journaliste il a affirmé des choses qu'il savait fausses; propriétaire, il a été inexorable vis-à-vis de ses fermiers ou locataires; avocat, il n'a défendu la veuve et l'orphelin que contre espèces sonnantes; notaire, il a spéculé avec les fonds de ses clients; financier, il a convenablement usuré, mais enfin il est honnête. Il a des convictions politiques ou prétend en avoir, ce qui est même chose pour le candidat et l'électeur.

Il est élu et lui, l'honnête, habitué à une vie combien différente, en son humble ville provinciale, le voilà jeté dans le milieu de la grande politique et des grandes affaires. Il va à la Chambre : dans les couloirs s'entendent de parlementaires papotages, se racontent les vilenies celées et vraies de ses prédécesseurs ou de ses collègues actuels. Il siège : au nom des principes sacrés d'un quelconque parti, il est invité à des compromissions. Il travaille dans les commissions : au nom des intérêts sacrés du commerce, de l'agriculture, de l'industrie, les appétits innombrables se déchaînent et il en est spectateur. Il reçoit en son bureau ou à la Chambre : les électeurs viennent réclamer, exiger quelque bonne retraite en un quelconque fromage. Il va dans le monde : le luxe lui apparaît tangible et, coudoyant de près le monde des affaires, il s'initie à sa vie, à ses mœurs, à ses coutumes, à sa morale. Il va dans les bureaux de rédaction : la presse n'est bientôt plus un secret pour lui, il en connaît les coulisses.

Sur sa cérébralité agit cette instruction visuelle et auditive ; en lui naissent des désirs plus ou moins intenses. Il veut vivre comme vivent ceux qu'il fréquente. Comme eux il veut avoir domestiques et che-

vaux, luxueux ameublement et coûteuse maîtresse, villa à la campagne et journal en sa région. Il a ses appétits et ne peut les satisfaire, les fonds manquent. Il est alors mûr pour la corruption.

A ce degré de maturité, il n'est point arrivé de suite, certes. Suivant sa particulière nature, il a mis plus ou moins de temps, mais il y est arrivé et, fatalement, il devait y parvenir. D'abord il fut écoeuré, puis il constata la généralisation de ces vilenies nécessaires — nécessaires en notre société capitaliste, s'entend — et alors loin de lui s'enfuirent ses dieux de province, son respect pour les idoles d'antan disparut. L'être d'élite alors se révolte, mais ils sont rares ceux-là. Lui, assoupli par son assuétude visuelle et auditive, poussé par l'imitativité particulière à notre animale nature, en butte aux mille sollicitations de ses amis, de ses électeurs, de sa famille, surexcité par ses appétits éveillés et insatisfaits, déjà entraîné dans de louches compromissions politiques au nom de quelconques principes sacrés, il est tout prêt à succomber, il suffit de l'occasion. N'ayez crainte, elle ne tardera pas à se présenter sous la forme d'un homme d'affaires, d'un financier. Ainsi il est engrené et, par la force des choses, il continue ; à l'actif de la société capitaliste, il est une victime de plus, victime heureuse, puisque riche, jouisseur. Quel que soit l'élu, telle est sa destinée inéluctable, si sa personnelle fortune ne lui permet point de mener la vie de luxe, à lui imposée par le milieu. Il y a des exceptions, sans doute. Mais elles sont dues à l'inutilité de corrompre, vu le minime rôle, l'action nulle des dits parlementaires. Cette constatation est triste mais vraie. Si, ici, je voulais citer des exemples, j'en trouverais en masse, et seulement par le choix je serais embarrassé.

Si l'élu jouit d'une suffisante fortune pour satisfaire ses goûts développés par le milieu, cela prouve qu'il appartient à la classe sociale dite élevée. Parmi ces autres membres riches, il a des parentés, des relations. Aussi par savoir-vivre, par amitié, par complaisance il agit comme les précédents. En monnaie trébuchante il n'est pas soldé, mais bien en considérations, honneurs, places, décorations pour les siens, les amis, les clients.

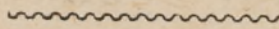
Tout cela est fatal, nécessaire, et il faudrait être parfait pour qu'il n'en soit pas ainsi. Il ne peut en être autrement, car, en vérité, il est contraire à la raison humaine que le frère d'un banquier, le cousin d'un gros industriel, le neveu d'un gros commerçant, le gendre d'un gros entrepreneur votent des lois défavorables aux intérêts de ce banquier, de cet industriel, de ce commerçant. Il est contraire à la raison humaine que celui, dont la fortune repose — parce que actionnaire — sur les sociétés financières, industrielles, commerciales ou de transport, aille par son vote, causer à ces sociétés un préjudice quelconque. Cela est irrationnel, aussi cela n'est pas. Celui qui n'entretient son existence plus ou moins luxueuse que grâce à la manne ministérielle ou financière ou propriétaire n'agit point pour léser ces excellents distributeurs de manne. Cela est rationnel, aussi cela est.

Absolument contraires aux intérêts des dirigés sont tous les intérêts des dirigeants. Il est donc absurde d'espérer que ceux-ci vont agir au mieux de ceux-là. Quelques-uns le voudraient qu'ils ne le pourraient pas. Les bien rares progrès accomplis ont été enlevés, de vive force à la classe possédante, qui, jamais de bonne volonté, ne s'est dépouillée partiellement des droits qu'elle s'était arrogés.

Parmi elle, les non-possédants vont chercher leurs élus, ce qui est ridicule. S'ils vont les quérir parmi eux, la bêtise ne sera pas moindre. Ces élus sont impuissants et l'exemple agissant ils sont bientôt à vendre et aussitôt achetés. Délégués pour un temps déterminé et irrévocablement, ils agissent en maître, c'est-à-dire en ennemi. Les mandants deviennent les esclaves des mandataires, ce qui est bien le comble du grotesque. Inéluctablement, cette constatation de faits, par tous possible, conduit à cette déduction :

Peuple, si tu veux que tes affaires soient bien faites, fais-les toi-même; pas de députés, pas de sénateurs, pas de conseillers municipaux ! Agis toi-même !

A. HAMON.



DIEU ⁽¹⁾

ÈVE

Les cloches vinrent à sonner.

Leurs voix ne tombaient pas du campanile construit au flanc du cloître ; mais elles apportaient avec elles, dans la même brise, l'odeur des eaux.

Il les entendit d'abord lointaines et cristallines, animant l'émotion de l'air. Et puis elles grandirent, fortes en tendresses, pleines d'appels humains, attirant l'âme douloureuse pour l'endormir dans leur mélancolie.

« Oh, fit-il, comme elles disent l'Eternité ! Si haut monte leur premier son ; et puis il retombe, son essor brisé, dirait-on, déçu par la perspective de l'infini. Et elles recommencent leur élan, avec une foi nouvelle ; il se brise encore, toujours. Comme elles disent nos

1. Voir les *Entretiens* du 10 janvier.

âmes, l'éternité de nos âmes... Abel s'élève vers Dieu et Caïn brutalement le jette à bas d'un coup de doute, d'un cri de chair... »

Le moine s'était mis debout et vaquait à son office de sacristain. L'autel fut essuyé avec un linge, les lampes nettoyées, le cuivre du chemin de Croix fourbi. La face du Christ s'irradia par-dessus les ombres dernières. Aux vitraux les têtes des martyrs s'éveillaient dans les auréoles. Et le soleil porta jusque sur les dalles les couleurs riches des scènes peintes.

Alors le silence s'égaya. Une mouche tournait, les ailes chantantes. Le moine la suivit des yeux. Elle allait, vive et ronde, et parfois, filait le long des nervures de pierre jusque les mosaïques de la coupole centrale où trônaient les quatre Évangélistes. Elle interrogea saint Jean, redescendit. Il la vit planer dans la lumière de la rosace épanouie sur la grande porte. Deux et trois fois elle parcourut la longueur du vaisseau, si rapide qu'elle faisait une raie bleuâtre contre le marbre des arceaux noirs. Une porte latérale s'ouvrit. Elle y passa.

« Frère, pour ressusciter, il faut mourir ! »

Les mains ouvertes, le sonneur s'avavançait par larges pas. Il était trapu, avec une allure hagarde. Son visage bas creusé de grosses rides s'accentuait durement au milieu d'une courte barbe grise. Les deux hommes s'étreignirent les mains, échangèrent des formules pieuses. Le sonneur interrogea d'un signe...

— Eh bien ?

— Leurs voix m'apaisent maintenant.

— Ah ! ah vous voilà plus près de l'Esprit, mon frère, bien plus près.

— Pourquoi doutiez-vous ?

— Jusqu'à ce jour la pensée de la femme m'avait

été sensuelle, celle de la nature reposante... Ce matin j'ai désiré la nature...

— Le sabbat!! le sabbat lui-même, Saint-Arsène...

— Et les cloches des carmélites ont pacifié mon tourment.

Le sonneur saisit le F. Saint-Arsène par la manche de son froc; il le tira doucement hors de la chapelle.

Le lac bleuissait à présent, et, sous les montagnes on distinguait mal sa mobilité. Il leur sembla tel qu'une plaine.

Le sonneur étendit le bras. Son index montrait sur l'autre rive les murs d'un monastère et la flèche de sa chapelle dressée à la lisière des grands bois...

« Comment voulez-vous qu'elles ne nous gardent pas les saintes?...

« S'il a fallu toute la nausée des passions assouvies pour nous décider à la retraite... elles ne connurent jamais l'existence... et pourtant elles ont pressenti ce que nous avons lu, chacun, après quarante ans d'épreuves humaines. La plupart furent de ces êtres qu'on recueille, à peine nés, sous les portes où les abandonna l'indifférence des mères pauvres. Elles s'éduquent dans cette maison. A vingt ans quelques-unes partent, étant libres d'affronter le sort. Les autres restent, miraculeusement averties contre la misère du plaisir; et elles pleurent sur le délire de ceux qui vivent, elles pleurent en attendant la mort, en se parant l'âme pour la mort, en se filant un suaire pour la mort... pour la mort féconde et libératrice.

« Elles se tiennent sur le seuil, ayant pris le plus court chemin vers la Porte qui se doit ouvrir, tandis que nous nous attardions parmi les rocs et les ronces, à poursuivre les oiseaux de mensonge; à marquer de notre sang les cailloux. Et nous voici, après tant

d'erreurs, tant d'efforts, venus là même où elles s'assirent en paix depuis l'heure de notre départ... Comment voulez-vous qu'elles ne compatissent pas à nos meurtrissures, aux stigmates dont la colère de Dieu a flétri nos fronts.

« C'est elles qui sauvent les âmes d'ici. Quand le souffle de Caïn flambe sur nous ; quand sa griffe nous prend aux entrailles pour nous attirer vers la matière du centre ; les carmélites le sentent, le savent... Un murmure passe le lac ; et leur annonce notre péril. Elles sonnent alors jusqu'à ce que l'Ignoble Frère ait lâché sa proie... »

F. Saint-Arsène regarda le lieu d'élection. Il imagina les vierges de toute pureté sous les formes un peu longues de leurs corps mélancoliques, allant par deux vers la Croix, afin de prendre la posture de patience et d'attente, aux heures du rituel. Leurs cloches ne sonnaient plus ; mais les arbres de leur parc poudroyaient. Quelle faveur providentielle les avait préservées, les pures, de la douleur de vivre ! Le Moine se rappela les durs profils des ricaneuses qui avaient dévasté sa jeunesse ; il demeura stupide d'admiration devant ce miracle divin créant des filles chastes et sans mensonge ! Voilà donc domptée l'Eve... Eve !

Le sonneur perçut le son expiré par les lèvres du contemplateur. « Eve ! » disaient-elles encore, comme dans une plainte...

« Elles sont l'Eve de votre cri..., répondit-il, l'Eve véridique ; celle qui germait en vous avant qu'elle ne fût tirée de la chair, pendant le sommeil de la raison.

« C'est l'Eve que nous cherchions à travers tous les sourires où nous nous attardâmes, celle qui demeura introuvable malgré tant de pâmoisons sincères et

feintes; celle qui se dérobaît sous la possession des corps, des cœurs, pareille à la nymphe dont la tunique bat derrière chaque arbre du bois sacré. Le faune ne l'atteint pas s'il embrasse l'écorce des jeunes chênes.

« Que n'avons-nous su la découvrir alors qu'elle fleurissait au fond de nos âmes puériles? Nous avons désiré qu'Eve se corporifiât, que notre volonté de Dieu se revêtît d'une apparence tangible où nous pourrions enclorre et symboliser notre rêve; nous l'avons jetée, elle aussi, en pâture au guetteur. Elle a eu des yeux et elle a vu le dragon; elle a eu des oreilles et elle a entendu sa tentation; elle a eu des mains et elle a reçu son fruit de malice; elle a eu une langue pour nous persuader de rire à sa perfidie et de partager son larcin. Elle a eu un ventre pour enfanter Caïn à l'image du dragon; et l'aîné par jalousie tue éternellement le puîné conçu dans le souvenir de l'origine spirituelle.

« Et la voici seulement reprise, l'Eve de notre volonté; maintenant que sa matière a été dévorée par l'instinct. L'amour ne se portera plus vers les formes mais vers l'idée...; non plus vers l'ostensoir mais vers l'hostie; non plus vers la femme mère des peuples, mais vers notre volonté mère du sacrifice, mère du renoncement, notre volonté, redevenue pure de contact matériel, vierge et mère de Dieu... »

Le sonneur s'arrêta de parler... Il se maintint debout à la crête du roc surplombant la nature, et ses bras étendus, sa tête dressée dans l'ombre du capuchon, son corps raidi sous la bure immobile lui prêtaient l'allure d'une croix.

Le sacristain sentit vibrer dans sa poitrine la foi de son initiateur...; et son esprit se transporta d'espérance.

Il pensait rejoindre, à l'heure de la mort, l'essence créatrice après avoir entraîné par l'exemple de ses sacrifices la ferveur d'un peuple... et ses regards plongèrent sur la cité massive, crachant contre le ciel ses fumées, sa rumeur.

Les bataillons se déployaient sur le polygone; la populace grouillait au bas des édifices; les trains sifflaient en rampant. Saint-Arsène songea que peut-être toute cette activité des hommes abandonnerait les mobiles de richesse et de liesse pour suivre un jour sa parole; et il chevaucha une chimère de gloire...

— Mon frère, ne regardez pas ainsi battre le cœur de Caïn, ni frémir la ville; Son influence vous enlancerait vite, en soufflant à votre face des flammes d'orgueil ou de luxure...

— O, Emmanuel, comment avez vous deviné ma tentation?

Le sonneur se laissa rire...

— Vous deviendrez vite ici, mon frère, comme nous tous, un liseur d'âmes...

— Eh quoi! saisissez-vous aussi le péché dans le couvent des carmélites, comme elles le saisissent dans le nôtre?

— Ça commence... Depuis une année nous avons été trois fois avertis; et trois fois j'ai sonné la colère de Dieu au haut du campanile... Les pénitentes nous remercièrent ensuite...

— Par les cloches?

— Par les cloches...

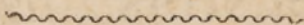
— Ah!

— Vous verrez; vous apprendrez des choses subtiles, inouïes. Des sens nouveaux germeront dans votre intelligence... et les fluides s'échangeront entre votre âme et la leur...

« Vous ne tarderez pas mon frère, à entendre parler les cloches... Oh il y a des nuits, des nuits, stellaires, leur voix chevrotte comme celle d'une fille amoureuse vous verrez, vous verrez; il se lève ici de singulières tentations... Des fois elles sonnent à la débandade; on pense à des chevelures dénouées qui flottent dans du vent... Des fois elles chuchotent comme un désir d'épouse... Et il faut s'armer le cœur pour ne pas céder à l'attendrissement... »

Ils s'étaient mis à marcher parmi les primevères. Leurs mains croisées dans la bure des larges manches, s'amollirent en une sorte de douce lassitude, et leurs frocs leur donnaient, eussent-ils dit, la sécurité d'une fine armure contre les coups probables du Malin.

PAUL ADAM.



SAINT-MARTINIEN

POÉSIE (1)

Elle était reine, alors, de Césarée
Par la beauté dont Dieu l'avait parée
Et par ce lâche amour qui fait de nous
Des sots toujours et quelquefois des fous.
Lui, las de tout ceci, de tout cela,
Rendit son or au Pauvre, et s'en alla
Afin que la misère de son cœur imprude
Mourût pieusement de solitude.

Malgré qu'il nous peinât d'un vain remords
Sa volonté nous fut un réconfort,

1. Extrait d'un volume sous presse chez l'éditeur Léon Vanier.

Et, lâches, nous louions son mâle deuil
Et sa fierté nous était quelque orgueil :
Car cette honte amère de l'aimer
A cause de son rire parfumé,
A cause de son haut regard et de ses mains
Et de ses ongles rougis de Carmin
Et de la volupté de son dédain
Faisait si viles nos vaines jeunesses
Qu'il nous restait plus que la noblesse
Du beau Martinien à la voix douce
Qui l'avait dédaignée, au nom de tous.

Nous le louions, mais elle riait de nous :
« La route est là, que ne l'y suivez-vous ? »
Nous restions sans réponse à ses mépris,
Heureux de l'écouter même à ce prix.
Puis elle dit : « Le beau courage, en vérité !
Le beau mépris qu'il fait de ma beauté !
N'étais-je telle qu'à me voir
On s'agenouille devant mon pouvoir,
Aurait-il fui, le pauvre, ma beauté ?
Son grand courage est une lâcheté. »

Nous restions cois, ne sachant que répondre ;
Elle nous défiait de la confondre
Et dit, soudain — elle l'aimait, je crois : —
« Si je voulais le suivre dans le bois,

Rien qu'au frou-frou de ma robe dans l'herbe
Il frémirait d'amour, son cœur superbe,
Et pour mon seul baiser dont il fait fi
Il foulerait du pied son crucifix! »

La révolte nous prit de ces paroles :
« Zoé, lui dis-je, malgré tous les rôles
Que ta beauté maudite a pu jouer
Et bien qu'il te plaise de bafouer
Les larmes des épouses et des mères,
Il fut jamais, entre cieux et terres,
De plus vil rêve que ce rêve-là;
Va, nous te défions! — Elle s'en alla.

La nuit

(j'ai su ces choses bien après)

La nuit tombait des cieux et sourdait des cyprès;
La pluie à lourdes gouttes par la sente
Semblait marcher dans l'ombre hallucinante;
Si bien qu'aux coups frappés, à la voix grêle
Qui l'appelle,

Martinien, agenouillé dans l'ombre

— Son cœur battant les secondes sans nombre —
Sentit la mort le frôler de son aile,

Eut peur et cria comme un matelot qui sombre :

« Ta voix que me veut-elle ?

Satan qui vas rôdant dans les ténèbres. »

Et reprit à voix haute les psaumes funèbres.

« Je marche depuis l'aube, il pleut, j'ai froid ;
Asile au nom de Dieu mort sur la croix ! »
Il voulut dire : « Passez votre chemin ! »
Mais, songeant aux mérites de Samaritain
Et qu'il est dit : Frappez et l'on vous ouvrira,
Il se signa du signe de la Croix,
Et, calme, ouvrit la porte et fit du feu,
Pour que la vieille qui frappait au nom de Dieu
Séchât ses hardes et réchauffât ses membres las ;
Puis, tourné vers la croix où saignait le Dieu Christ
Il se reprit à dire les sept psaumes tristes.

Elle parlait — hâbleuse comme sont les vieilles
Tantôt à demi voix, tantôt, selon la phrase,
De voix aiguë et rauque — ainsi qu'un vent qui jase,
Chuchote, se tait, s'endort, et soudain s'éveille
Et dit confusément des mots à votre oreille —

Il priait — « Dieu, épargne-moi dans ta fureur
Et ne me juge pas dans ta colère. »
Elle parlait — « Il se faisait nuit avant l'heure.
J'ai perdu le chemin à la clairière... »
Il priait, et, toujours, jasait à son oreille
Le conte interminable de la vieille
Au point que, pris de lassitude, il entendait
— Sans vouloir l'écouter — des mots qu'elle disait.

Maintenant, c'était : « Césarée... » et des mots vagues
Il entendait le bruit voluptueux des vagues...
Elle disait : « La nuit... » et c'était, malgré lui,
Comme un clair de lune qui sur la Ville luit...
« Les portes étaient closes... » — il pensait à la porte
Qu'il avait refermée bruyant, de sa main forte ;
Et sa honte était telle en son âme troublée
Que sa prière, éperdument, se fit tremblée
Et, couvrant ses oreilles de ses mains
Il se prit à chanter ce qu'il priait en vain.

Mais, s'il prenait haleine entre les longs versets,
La Voix s'entendait fraîche et nette à mots pressés
Et filtrait vers son cœur en gouttes irisées
Comme un poison inebriant qu'*Elle* eût versé,
Encor ! comme jadis, aux soirs de Césarée...
Alors, se retournant, il eut la vision
Eblouissante et folle de sa damnation :

Zoé, debout dans l'ombre derrière elle profonde,
Ivoirine et rosée aux rayons du foyer
Apparut, sous sa chevelure déployée
— Telle la Cythérée
Rose d'aurore surgit de l'onde —
Muette et rayonnante et telle qu'il en pleura ;
Il fait un pas, et retombe à deux genoux
Abritant de son bras ses yeux trop lâches et fous

De l'autre il la chassait d'un geste de dégoût :
Mais sa main étendue, un baiser l'effleura.

Alors, tourné vers elle, il lui dit lentement :
« Selon la chair je t'aime encore éperdument,
Car toute chair est vile et Dieu le souffre ainsi,
Mais je t'aime, Zoé, selon ton âme aussi,
Et je te veux si pure et si chaste et si belle
Que de tes blonds cheveux Dieu te fasse des ailes
Et que ta douce voix s'épande harmonieuse
Devant le trône d'or de la vie bienheureuse... »

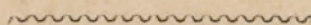
Il parle, lentement; en un très calme geste
Sa main droite, étendue à travers le feu clair,
Brûle, cependant qu'à voix calme il l'admoneste
De tout son vain souci du péché de la chair :

« Je t'aime, maintenant que mon corps crie merci,
Selon le seul amour de Celui que voici
Et qui pour tes péchés saigna tout son doux sang... »
Prenant de sa main saine un crucifix sanglant,
Il dit : « Viens, d'un baiser purifier ta bouche,
Ces plaies font pure de honte la lèvre qui les touche. »
Zoé, tremblante — encore drapée du voile pourpre
Dont se devait farder la honte de son stupre —
Dans un baiser craintif dont le ciel s'émerveille
But sur les plaies de Dieu le vin que nulle treille

Humaine ne mûrit pour l'ivresse mortelle,
Qui fait qu'en titubant on marche vers le ciel
Le vin dont il fut dit, selon le Testament,
Prenez et buvez tous car Ceci est mon Sang.

Elle s'en fut mourir auprès de Bethléem
Où naquit Celui-là qu'aima la Madeleine;
Martinien est mort et j'ai conté sa peine.
Jésus crucifié, vois : la douleur humaine :
Est-ce pour les péchés du monde, aussi, qu'on s'aime ?

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



AU PAYS DES PETITS VERRES

Plutôt que d'aller, le dimanche, sous le casque puant de cuivre et de cuir, symbole aggravant de mon servage, et de traîner mes basanes encombrantes dans les tristes rues provinciales, je restais paresseusement au quartier de cavalerie, à vaguer de cantine en cantine, en compagnie du souteneur Burdin.

Moi, vêtu amplement du bourgeron de toile, lui s'accommodant d'un vieux gilet de laine gris, bordé de rouge, tous deux en sabots et en calot, on allait parfois s'asseoir sur des bornes, auprès d'une porte d'écurie. C'est là que le souteneur Burdin me contait ses amours. Il avait une bonne figure repoussante. Son âme, tôt connue, était droite comme une tige, et fleurie d'ingénuité. Du temps qu'il était employé au port du Havre, il lui arriva, un samedi soir, de boire *sa semaine* à la taverne. Ses parents, quand il rentra, les mains vides, le chassèrent. Les relations, c'est tout dans la vie, affirme M. Vernet : Burdin, le matin qui suivit, eut un retour triomphal à la maison

paternelle ; pour gagner à nouveau le montant de sa paie quelques heures lui avait suffi.

Autour de lui, à la chambrée, des mépris se guindaient. Il s'en rendait le compte, sans trop en savoir le pourquoi. On ne lui avait pas assez répété que, dans la société, il est interdit à un homme pauvre de se procurer une vie facile : pour y mettre ordre, les *honnêtes gens* ont fait construire des préjugés ad hoc, qui font respecter la consigne.

Le souteneur Burdin était instructif et réjouissant à la fois, comme un livre d'étrennes. Pour empaumer les femmes, s'écriait-il, je n'ai qu'à les regarder comme ça ! Et, ce disant, fixant une femme imaginaire, il prenait un air bestial. Pendant les deux premières années du régiment, l'air bestial n'avait eu que des occasions assez rares d'exercer sa fascination. Actuellement, Burdin avait pour amante une jeune fille qui, sous la surveillance d'une dame âgée, vivait avec quelques compagnes dans un logis aux volets clos. Il recevait d'elle d'adorables lettres, que nos romanciers romanesques eussent pu signer, après plusieurs corrections orthographiques. Leurs dernières effusions ayant eu des conséquences pathologiques assez alarmantes, il s'ensuivit entre eux des explications, et de doux reproches. Elle se disculpa, envoyant à son amant la dernière attestation hebdomadaire du médecin de l'endroit, qui l'innocentait pleinement. Burdin conservait ce certificat en son portefeuille, avec une autre relique, sa carte d'électeur, où implicitement, le maire de la ville du Havre la proclamait vierge de toute souillure juridique.

Mon compagnon me contait encore des aventures, aussi amusantes que celles de Géronte et de Scapin. Il fut, affirmait-il, maintes fois obligé à une intrusion

nocturne dans le domicile d'une amie, les jours où quelque père de famille, en rupture d'étude ou de comptoir, s'entêtait à payer parcimonieusement de laborieuses caresses. Et Burdin d'assommer le récalcitrant, au nom de diverses lois de la morale bourgeoise.

Les politiciens réformateurs des mœurs et les chroniqueurs professeurs de vertu déclarent dans leurs gazettes que les jeunes hommes entretenus constituent « l'armée du crime ». Burdin n'était-il pas un brave et plaisant camarade ? N'éprouvais-je pas, à boire avec lui, une cordiale satisfaction ? Rétrospectivement il m'eût peiné qu'au temps de sa vie civile, il n'eût pas trouvé au Havre ces ressources dites équivoques, pour augmenter son maigre salaire. Le souteneur Burdin était d'âme étroite, mais pour moi nouvelle. Ses récits, l'affection qu'il m'inspirait élargissaient à souhait ma tolérance.

Hormis Burdin et quelques-uns, je ne voyais autour de moi que visages haïssables. La plupart des soldats, des paysans normands, accouraient comme des caniches à l'appel brutal des officiers. Ils me mendiaient littéralement des petits verres, que j'eusse aimé boire avec eux, en bonne fraternité. Ce sont leurs pareils qui prolongeront ton règne, ô vieille distinction du tien et du mien !

L'arrogance des dirigeants était d'un spectacle aussi fortifiant que la platitude des dirigés. Volontaires, sous-officiers et officiers formaient trois catégories de snobs, occupées à se singer suivant l'ordre hiérarchique. Les officiers se conformaient à un type idéal, modèle 1886, adopté dans les salons et les chasses à courre. D'aucuns étaient jolis à voir, à la façon des gravures anglaises. Dans leur regard bref, que nulle

inquiétude, que nulle curiosité n'anoblissait, on présentait une intelligence bornée, une sensibilité grossière.

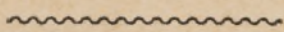
Il faut se garder des inductions et n'être point de ceux qui déclarent le ciel embrumé parce qu'ils n'y voient que la fumée de leur pipe. A me fier à mes seuls documents, j'avouerais que l'armée est le seul refuge où la persécution ne vous cherche point. Les préoccupations hippiques et hippiatrices de nos officiers, les soins absorbants de nos sous-officiers pour leurs maladies secrètes nous laissaient, en somme, d'aimables loisirs.

Je déclare hautement ici qu'aucun de nos sous-officiers n'accepta jamais de nous le moindre cadeau. C'était des *jeunes gens de famille*. Ils avaient de quoi se payer de la dignité.

Les brigadiers, pauvres diables, étaient plus tolérants pour eux-mêmes. Un brigadier me fit toujours l'effet d'un parent un peu plus âgé, à qui je devais quelques secours alimentaires.

Il était si bien admis avec eux qu'une punition s'effaçait toujours sur le comptoir aux liqueurs, qu'ils avaient supprimé, pour nous obliger, les formalités de l'invitation intermédiaire et que la moindre infraction à la discipline était saluée de ces mots : *Vous serez consigné deux kummels*. Le registre de la cantine était noir de nos feuillets de punitions.

TRISTAN BERNARD.



CRITIQUE DES MŒURS

La mésaventure panamique, à ce que conte la malice des gens, ne fut pas sans affliger les gracieuses filles du demi-monde. Parmi les « Révélés » on nomme les plus sincères de leurs amis.

L'épargne de bien des humbles commis se consumma de la sorte pour distraire l'âme des artistes galantes; et tel pauvre homme qui, dans une sombre province, préleva longtemps sur sa mensualité les louis de tirelire, reconnaît piteusement avoir servi, par cette prévoyance, la renommée de certains dessous fastueux. C'est d'ailleurs là le résultat habituel de l'économie nationale. La plus sûre désagrégation du capital accumulé s'opère par l'entremise dispersive des courtisanes.

Arton ne travaillait que pour leur gloire. Un chèque de cinq cents louis lui paraissait payer à peine la faveur de ne pas voir partir avec un galant celle qu'il désirait. A ce prix il se contentait de suivre la voiture emmenant la dame au nid sans compagnon.

Pour excessives qu'elles paraissent, de pareilles attentions se justifient aux yeux de l'observateur, s'il considère l'infériorité évidente d'un financier devant le génie corporel et spirituel d'une hétaïre; car la médiocrité cérébrale des brasseurs d'affaires les plus notables est une chose qui stupéfie. Les récentes interviews du *Figaro* manifestèrent cette pauvreté des âmes milliardaires. Evidemment la fortune leur vient à échoir parce que cela était écrit. Leurs mérites compromettraient plutôt la réputation du hasard.

Au contraire, la dame d'amour dispose souvent d'une subtilité efficace. La divination des cœurs lui apprend à vite avilir les hommes pour que la surprise de se voir si bas les abêtisse du

coup et les mette à sa merci. Le fait de se reconnaître inférieurs mène cette espèce d'amants à penser que nul autre ne résisterait au charme, si, comme eux, l'on en savait entièrement goûter les délicatesses. La dame d'amour spécule sans risques sur la sottise de leur orgueil.

Trouverait-on un spectacle d'une satire plus définitive que celui, chaque soir, offert dans nos cabarets célèbres ? Une princesse de la galanterie en atours byzantins est assise avec un monsieur devant une table encore heureusement garnie. Des provinciaux, de braves employés d'État qui s'éternisent sur l'arome de leur demitasse achevée, contemplent la splendeur du couple, la cravate parfaite du mâle, et la verroterie coûteuse de la femelle bien fardée. Celle-ci, d'un mépris circulaire, triomphe. Le maître d'hôtel est appelé. « Du porto 18!... » On sert, on débouche, on verse ; elle s'humecte les lèvres. « Mais non. Joseph, pas ça... Mon porto à moi... On m'a dit qu'il restait encore deux bouteilles... Non ce n'est pas sur la carte... Demandez à la caisse. . De la vraie cave, vous savez ! » La fiole arrive soutenue respectueusement dans des serviettes. La dame lève à sa bouche le verre demi-plein : « Il est trop froid... c'est horrible... Sortons-nous ? » La voilà qui revêt ses fourrures, laissant les flacons chenus à peine entamés, et pour lesquels le monsieur ajoute des louis...

On se demande ce qu'il faut le plus admirer. La niaiserie du Snob ébloui par cet acte, ou la science profonde de la courtisane ? Par là en effet elle a conquis la vénération du maître d'hôtel et un crédit dans l'établissement pour les jours tristes ; en outre elle donne à cet imbécile une opinion magnifique de son goût raffiné et une appréhension salutaire du prix que méritera tout à l'heure la feinte d'une pâmoison. Elle tient l'orgueil du coulissier qui ne voudra paraître au-dessous de la prodigalité qu'elle lui prête, ravi d'ailleurs par des allures si royales et différentes de celles usitées à l'humble table paternelle où se rassasiait, avant les vols nécessaires, son appétit d'adolescence.

Il se croit quelque peu monarque. Et de fait il a semblé tel aux plongeurs de la taverne et aux pauvres messieurs qui le regardèrent vivre un quart d'heure.

Cette simple scène de la parade boulevardière explique l'influence que gardent les courtisanes. Aux hommes frustes venus de la foule elles présentent la fausse apparence de la splendeur princière ; aux hommes affinés elles plaisent par ce cruel savoir des faiblesses et par l'art dont elles en usent.

D'ailleurs elle se démode la légende de la naïve blanchisseuse

conduite à la richesse par la folie des amants. Aujourd'hui celles qui tiennent cour d'amour ne manquent ni d'érudition, ni de manières. Même elles s'étonnent des amitiés très hautes qui lancèrent la demoiselle aux ânes savants, parce qu'elles la jugent un peu niaise, quoique si bonne. Le cas surprend. Plus généralement ce sont des filles de bourgeoisie fort éduquée. Elles embrassèrent la vie galante par théorie ou bien invitées par les exemples attiques. Les épouses divorcées augmentent aussi la phalange. Elles entrent dans le rang avec quelque mille livres de rentes patrimoniales; et cela leur laisse attendre en paix le sourire du sort. Il arrive fréquemment que les arts et les lettres les tentent. Ainsi elles écrasent d'une supériorité réelle la robuste ignorance des financiers et des politiciens.

Et elles vont parmi eux, fort méprisantes, disant : « S'ils nous aiment par luxe, n'est-il pas juste qu'ils payent; s'ils nous aiment par cœur n'est-il pas juste qu'ils le prouvent en nous offrant ce à quoi ils tiennent le plus, ce pour quoi ils se dévouent ou trahissent, luttent et meurent : l'argent. » Cependant on en rencontrerait peu de pareilles à celle-ci, l'ancien type, qui, après fortune faite, demandait à ses commensaux parlant de modestes momentanées : « Dites-moi; c'est toujours un louis? »

Elles s'apparentent donc moins à la Dubarry qu'à la Pompadour. Seulement il n'y a plus le roi; il y a les parlementaires. Une seule ne suffirait pas au gouvernement.

Car elles gouvernent un peu. Les combinaisons de cabinet se discutent volontiers dans le boudoir. Elles disent leur mot. Leurs sympathies et leurs antipathies finissent par influencer. Des présentations utiles s'accomplissent à leur table. Là, sous leur œil attentif, les ministres s'acoquinent aux banquiers; les chèques se transmettent. L'offre de quelques épingles à la maîtresse de maison suit naturellement les négociations heureuses. Les plus favorisées de ces dames parviennent même à obtenir que la commission d'armement agrée un produit propre à décrasser les chaudières de navire ou un clou de nouveau modèle pour le godillot du soldat. L'industriel, père du produit ou du clou, verse à la gracieuse intermédiaire un fort courtage; et le cadeau ne coûte rien au député.

Quand elle a tenu une fois cette chance, la courtisane n'imagine plus que des *affaires*. Elle cherche un autre industriel et un autre produit, puis un futur ministre capable de les soutenir, enfin la coalition parlementaire qui portera celui-ci au pouvoir en renversant le cabinet constitué. Il arrive qu'elle réussit. Et ce n'est pas alors plus drôle qu'à l'ordinaire.

Il existe bien peu d'hommes qui n'aient le cœur sur l'oreiller ; et les courtisanes se renseignent horizontalement. Elles savent ; elles possèdent de plus cette force immense que nul ne les met en cause. Leur victoire est occulte comme leur travail, mais d'autant plus fructueuse et définitive, couvertes qu'elles demeurent par la tradition de galanterie.

Panama vient d'enrichir quelques-unes ; et elles pourraient dire pourquoi les gens compromis dans ces jeux isthmiques ne restitueront point ce qu'ils dérobèrent.

La génération des jeunes courtisanes qui s'apprête sera vraisemblablement plus puissante encore.

Mieux que les jeunes hommes de l'époque, elles renoncent, pour la lutte vive, au théâtre du cœur, sûres que leur indifférence divine à l'égard du guitariste l'attirera davantage. On les connaît séductrices et implacables, moins avares de leurs faveurs que les devancières, moins accessibles aussi à l'émotion. Miraculeusement vicieuses, elles considèrent les privautés suprêmes de l'amour comme le simple commentaire de la poignée de main, et tout aussi insignifiantes. Ce n'est pas par les intimités du sexe qu'elles comptent subjuguier, mais par la prestigieuse et déconcertante malice de leur esprit orné. Nourries des littératures les plus rares, diplômées ou bachelières, point pauvres, éprises des splendeurs de l'art, fortes contre les préjugés et les principes, elles apparaissent sur le couchant du siècle ainsi que des créatures d'élite décidées à saisir le vieux monde dans la griffe de leurs beaux corps.

Elles deviendront reines parce que rien de nos croyances ne saura les tirer de leur ironique compassion. Ni la douleur de l'amoureux, ni le fard de l'honnêteté qui se démasque.

Au reste elles chercheront moins à se constituer de la richesse, rêve mesquin des aînées, qu'à conquérir des situations prépondérantes et directrices, pour l'amour unique du commandement. Elles sentent que l'Argent agonise. Elles désertent la couche du mort.

Les dames de la Renaissance, érotiques, politiciennes et savantes offrent les exemples que ces jeunes courtisanes imiteront ; car elles prennent à la Joconde la perfidie mystérieuse de Son Sourire, et s'en parent, comme d'une mode, d'un symbole.

Plus hautes que le cœur moqué, plus hautes que l'argent délaissé, plus hautes que la chair rassasiée, elles proclameront devant nos fils, l'empire définitif de la Femme, si longtemps préparé pendant les siècles de son esclavage social.

Et ce sera nouveau.

PAUL ADAM.

NOTES D'ART

Troisième exposition de Peintres impressionnistes et symbolistes (Le Barc de Bouteville, 47, rue Lepelletier).

Cette exposition s'étant sensiblement modifiée depuis la date de son ouverture (15 novembre 1892), par suite des achats qui la privent d'un nombre assez surprenant de ses toiles, il devient impossible de parler des œuvres restantes, chaque peintre n'étant plus représenté : 1^o par ses meilleures toiles, 2^o selon un groupement prémédité en vue du meilleur effet.

Dans l'attente d'une quatrième exposition, on prendra plaisir à constater que tous ces jeunes exposants s'ingénient à échapper aux pires enseignements de l'Ecole, et que s'ils n'y réussissent pas à souhait, du moins ils ne vexent pas le visiteur par un étalage de faux Bonnat, de faux Bouguereau, de faux J.-P. Laurens. Non qu'aux trop bons élèves de médiocres professeurs je préfère par exemple Leheutre ou Jeanne Jacquemin : l'un qui a tant regardé Degas ne s'est pas aperçu que le maître impressionniste dessinait; l'autre s'évertue à faire voisiner les yeux du Christ d'Henry de Groux avec un fond à la Léonard. Comment ajouter foi à la sincérité de tels peintres, et que vaut une peinture dénuée même de sincérité?

De plus intelligents se refusent à emboîter le pas d'un devancier, mais transposent et accommodent non sans adresse les

caractéristiques d'écoles anciennes, révolues, soit continentales, soit exotiques, ou adaptent à des tableaux de chevalet des formes réservées jusqu'alors à des choses disparates telles que verrières, enluminures, anciens tarots ou décors de théâtre. Le motif préoccupe gravement ces artistes, au point que certains semblent subordonner l'exécution à l'idée; nous examinerons avec soin leurs envois à l'exposition prochaine, et nous nous efforcerons malgré cela, de parler peinture.

*
* *

Musée Guimet. — Salle récemment installée de Peintures, Croquis et Estampes du Japon. (2^e étage).

L'impression résultant d'une rapide incursion dans cette galerie démontre éloquemment que les œuvres en place ne furent pas acquises en vue d'être exposées. Il est présumable que la plupart d'entre elles, — leur état souvent défectueux le prouve, — firent partie de lots, riches en spécimens d'art hiératique, que M. Guimet, songeant déjà à créer un musée de religions, dut acheter en bloc.

Leurs signataires se classent en effet dans l'OUKYO-YÉ (Ecole vulgaire), aussi exaltée par nous autres Européens, que méprisée des familles nobles du Japon (DAIMYO) qui préféraient les traditions chinoises des Ecoles de Tosa et de Kano.

Ce sont des acteurs, des courtisanes, des animaux, des paysages, des ustensiles, des fleurs et des fruits qui couvrent les murs de cette salle; les Bouddha bénisseurs et les Kwannon aux cent bras ayant les honneurs du premier étage.

Voici les peintures (KAKEMONO, littér. : Chose suspendue) parmi lesquelles on ne goûtera réellement qu'un Sosen étonnant de facture et de vérité aiguë (Guenon épuçant son petit. — L'expression de l'œil de la mère, le dessin des museaux, le rendu d'un pelage de soie folle). Mentionnons néanmoins de curieuses synthèses graphiques d'I-sen-in Hô-in et de Tchô-oun-Saï, deux Dji-téki-Saï (oiseaux et paysage), un Motonobou (canards disposés en éventail) et un Bountchô (coq, tortue et cigogne). Quant à Kiosai, le dernier traditionniste japonais actuellement vivant, il se

dévoile nettement dans ses improvisations le SHOFÔ (singe ivrogne et fou) dont il se plaît à les signer. Tandis que l'ivresse pousse la plupart des hommes à hurler des refrains, on sent qu'elle n'engage celui-ci qu'à gâcher du papier — et du talent.

Les estampes (NISHIKI-YÉ, littér. : dessin de diverses couleurs) que nous offre le musée Guimet sont, en général, si fuligineuses, qu'elles n'ont, hélas ! plus rien à perdre de leur éclat. Il serait suffisant de tolérer cette patine excessive dans les NAGA-YÉ (dessin, estampe en longueur) qu'on rencontre rarement en brillant état, pour la raison, qu'au Royaume de la Lumière, on les suspend aux cloisons, comme les Kakemonos. (L'exposition contient de charmants naga-yé, dus la plupart aux peintres des gracieuses attitudes féminines : Shounsho, Outamaro, Yeishi, Yeisan.) Mais comment reconnaître, sous la livrée brou de noix qui les couvre, ces précieuses harmonies en vert et bleu d'Hokousai, ces gracieuses théories de femmes de Shounsho et d'Outamaro, ces « vues », ces scènes populaires et ces poissons d'Hiroshigé, l'artiste qui, pour avoir été pompier (*sic*) pendant une bonne part de sa vie, n'en devint pas moins, sur le tard, un paysagiste et un peintre de fleurs et d'animaux de premier ordre. Mieux vaut stationner devant une vitrine renfermant quelques séries de SOURIMONOS (1) (littér. : chose imprimée) du merveilleux sourimoniste Gakouei, et feuilleter des portefeuilles contenant en assez bon état des pièces de Toyokouni, Kounisada et Yeisan.

Toyokouni et son élève Kounisada qui signa lui-même Toyokouni II ou simplement Toyokouni, sont représentés par quelques types d'acteurs à bouche grimaçante, à gestes très écrits, faisant jouer en plis ornementaux les riches minuties de leurs costumes polychromes. Yeisan, un des remarquables élèves d'Outamaro, se plaît à des synchronies en lilas sourd et vert olive, en rose, vert, gris et noir ; son maître, aux meilleurs jours, n'eut pas de plus heureuses trouvailles d'harmonie. Yeisan, lui aussi, chérit les fumeuses d'opium, les danseuses et chanteuses, les promeneuses, les liseuses, les joueuses de MOKKIN et de SHAMISEN (sortes d'harmonica et de guitare) ; il trace avec amour le port distingué, de ces petites dames, leurs façons minaudières, leurs mines effarouchées, leurs pudeurs de sensitive. Peut-être ne manque-t-il à la

1. On sait que les sourimonos sont de petites estampes de format carré à impressions délicates et rehaussées souvent de gaufrures et d'ornements or ou argent. On les distribue dans les réunions d'artistes, de poètes, de buveurs de thé, et chaque assistant emporte son estampe en souvenir de la fête.

gloire européenne d'Yeisan que quelques morceaux lyriques à lui consacrés et authentiqués de la signature de M. de Goncourt.

Pour finir, il reste à voir quelques pièces de théâtre ou romans illustrés (KOUZAZOSHI) (1), ouverts au hasard sous des vitrines, et ne présentant, par conséquent que l'intérêt restreint de volumes qu'il est interdit de feuilleter.

En somme, si cette nouvelle collection du musée Guimet est loin de procurer la joie qu'exciterait une exposition faite par l'un ou l'autre des japonisants de Paris les plus cotés — tels MM. Gillot, Manzi, Vever, Taigny, Tillot, Clémenceau ou Gonse, sachons gré à ses organisateurs d'avoir songé à son installation, même avec les éléments dont ils disposaient; on ne saurait trop faire connaître cet Art du Japon, si passionnant pour qui l'examine de près et l'interroge.

*
* *

Les toiles invendues de l'exposition des Néo-Impressionnistes, close depuis trois semaines (salons Brébant, boulevard Poissonnière), sont visibles maintenant à Brighton, chez Ed. Hermant, 17, Freston Street.

Elles reviendront, en partie, pour figurer en mars aux Indépendants. Cette première tentative d'un groupement à part des peintres systématiseurs de la division du ton, a obtenu, boulevard Poissonnière, un succès de bon présage. Il n'y eut de déception que parmi les joyeux de passage à Paris qui, voulant épuisier, durant leur séjour, tous les « plaisirs de la Capitale », se fourvoyèrent chez nos jeunes peintres, entre la surrincette et l'apéritif. « Voilà ce qu'est devenu Brébant », se disaient-ils, l'œil errant aux lambris des salles. Dur contraste!

*
* *

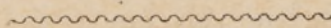
L'écrivain chargé de traiter des questions d'art propres à intéresser le public d'une Revue évolutionniste, ne saurait, par goût personnel et respect pour ses lecteurs, rendre compte, à l'instar

1. Nous avons généralement emprunté le vocabulaire japonais de cet article, au précieux volume de MM. Appert et Kinoshita : *Ancien Japon*. Tokio, 1888.

des feuilles quotidiennes, de *toutes* les expositions de peinture qui se succèdent à Paris. Mais comme il peut ne pas déplaire à tel ou tel lecteur de s'assurer, par exemple en apprenant l'installation d'une salle Van Beers, galeries Durand-Ruel, que toute exposition, pour être gratuite, n'est nullement obligatoire, on trouvera ici un memento assez complet des expositions parisiennes.

On sait aussi qu'une salle ornée de peintures étant fréquemment munie de divans et de fauteuils, peut : 1° devenir le lieu commode d'un rendez-vous, d'une interview, etc... 2° provoquer chez le visiteur des associations d'idées aimables et dignes d'être recherchées, bien qu'étrangères à l'Art.

EDMOND COUSTURIER.



NOTES DRAMATIQUES

Le Père prodigue, de M. Alexandre Dumas fils. — *Le Ménage Brésilien*, de M. Romain Coolus. — *A bas le Progrès*, de M. Ed. de Goncourt. — *Mademoiselle Julie*, de M. Strindberg.

Quand on apprit, l'an dernier, que M. Alexandre Dumas venait de terminer deux pièces, qu'il en destinait l'une ou l'autre au Théâtre-Français, mais que, quelle que fût celle des deux qu'il y donnât, elle s'appellerait la *Route de Thèbes*, il y eut un peu de surprise à s'apercevoir que M. Dumas vivait encore et qu'il produisait. Ce n'est pas que M. Dumas soit oublié. Son souvenir est très en faveur dans le public; on sait même qu'il influa sur les mœurs du temps, qu'il y détruisit des préjugés, y démonta des conventions, y établit des coutumes; mais, pour les lettrés, il est si loin dans le passé qu'on s'imaginerait qu'il est hors du présent. Il est de notre temps mais il n'est plus de notre époque. Ses dernières pièces avaient l'air de reprises; ses reprises sentent l'exhumation. M. Dumas a en effet tout ce dont bénéficient ceux qui ne sont plus. Sa notoriété ressemble à de la gloire. Pour les gens cela s'équivaut. Sa renommée paraît profiter de cette sorte d'indulgence qu'on a pour celles qui ne peuvent plus s'accroître du fait de leur possesseur. On les laisse stationnaires, en suspend, dans une sorte de délai légal.

L'idée que M. Dumas existe n'est pas d'ailleurs désagréable; il fut un homme de talent et il eut assez d'esprit pour faire accepter son talent à ceux qui se fussent contentés de son esprit. Le dra-

maturge a fait passer le moraliste, car M. Dumas l'est terriblement. C'est à ce titre que M. Bourget l'étudia dans sa *Psychologie contemporaine*. Il le fit avec tant de gravité, de sérieux, de soin, qu'une pareille étude contribuerait à propager la créance que le sujet en avait disparu. On est moins circonspect et on en agit plus légèrement avec les vivants. M. Dumas lui-même favorise cet aspect qu'il a de n'être plus de ce monde. Il vend sa galerie de tableaux ; on en voit des catalogues et tout cela a un air de liquidation et d'après décès auquel on peut se tromper. Il ne lui manque que sa statue, mais on dit qu'il s'en est réservé la place et qu'il l'a toute prête, fondue dans sa vanité. Son mérite autorise cette faiblesse. L'odieux Augier, qui fut, en littérature, ce que les d'Orléans sont dans l'histoire : une bourgeoisie, aura son bronze, et M. Dumas, lui au moins, lui, ne ressemble pas à ce fils de Scribe et de Camille Doucette. Il est quelqu'un, et son théâtre paradoxal, propagationniste et systématique porte tellement sa marque que toutes ses pièces semblent avoir été écrites le même jour, vers 1856, par exemple, et livrées au fur et à mesure. Ce fut leur systématisme et leur paradoxisme qui fit leur succès. Outre qu'elles étaient amusantes par de l'esprit cinglant et brusque, et nourries de longues tirades satiriques et morales, elles prêtaient à une controverse infinie et facile. La discussion s'en pouvait éterniser. Elles furent des ressources de causerie pour des générations. Il est difficile, dans un salon, de discuter d'*Hamlet* ou d'*OEdipe roi* ; il y aurait même quelque ridicule à le faire quoique, de nos jours, un ordre d'idées nouvelles se soit acclimaté parmi les prairies des tapis soyeux, les bocages floraux des tentures, les talus des fauteuils, sous le soleil des lampes, dans l'atmosphère moite et odorante où fume le thé.

Avec M. Dumas il y a des facilités charmantes ; il s'y prête. Dans le *Père Prodigue*, il semble préférable que André de la Rivonnière épouse Hélène de Brignac qui a dix-huit ans, au lieu qu'elle épouse le père d'André ; mais le contraire peut se soutenir et, les dames s'en mêlant, voici de quoi causer ; d'autant plus que des personnages comme ceux de M. Dumas où il y a une part d'observation ont leurs ressemblances dans la vie et que de ressemblances on induit à des portraits. Mais qui ressemble à Hamlet ? De là l'intérêt mondain de tout théâtre de mœurs ; il est assez près de la vie pour en tirer des éléments de succès ; mais il est changeant comme elle ; et il se démode, et une chose qui se démode n'a pas vécu, au moins de la vie supérieure de l'art. C'est ce qui arrive aux pièces de M. Dumas, car peu d'hommes furent moins artistes que lui, mais il eut assez d'esprit pour prouver que, dans son cas par-

ticulier il n'y avait pas lieu de l'être ; que le théâtre est une chose à part, comme l'équitation, pour laquelle on est né ou non.

Les pièces de M. Dumas sont assez de la haute école. Il enferme ses personnages dans un manège, il les munit d'antériorités constitutives ; puis il les lâche dans les événements dont il a faussé les pistes. On saute des barrières, des haies, des fossés, et M. Dumas quand il les a laissés s'exercer suffisamment, intervient et, de quelques cinglons de sa bonne chambrière, active les trots, affole les galops et détermine les chutes. Il est bon écuyer, mais son manège est bien usé, il y fait tourner de gauche à droite et maintenant l'usage est de tourner de droite à gauche. M. Dumas vaut bien M. Descaves comme M. Descaves aura valu M. Dugrenier.

*
* *

Le *Théâtre Libre* fut, l'autre soir, à l'ironie. M. Coolus la mélangea de cynisme. Sa pièce est une sorte de parade naturaliste, effrontée et gouailleuse. Il y a mis une verve bougonne et hardie, des traits plaisants et de ce style qui lui est particulier, où la syntaxe capricante cabriole autour de détails ingénieux et d'inventions curieuses. Il nous a montré enfin un heureux et pratique cocu. C'est du Vaudeville orné et baroque. Labiche aurait signé Lebouc ce *Ménage Brésil*, qui n'est qu'un jeu et une pochade où M. Coolus s'amuse à nous amuser comme il sait nous plaire quand il le veut par des vers intéressants et subtils. La *Revue Blanche* en publia.

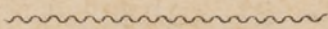
M. Edmond de Goncourt a donné au même théâtre une bouffonnerie, *A bas le Progrès*, qui nous montre un côté de son esprit, non pas inconnu mais que les circonstances et les nécessités d'un travail admirable et acharné de quarante ans aux sujets les plus divers, ont tenu dans l'ombre. Le scrupuleux psychologue, l'observateur minutieux, le rêveur mélancolique et douloureux s'est surtout fait voir dans ses œuvres où perçait ça et là, à l'occasion, avec un sens comique très particulier, une disposition ironique très à lui, d'une ironie spéciale nette et alambiquée à la fois, très aiguë et poétique, une façon de jouer avec les mots par ricochets et en jonglant avec eux avec une sûreté de linguiste savant et inventif, des grâces fugaces et des surprises. Sa plaisanterie est un peu rocaille ; elle tient de la légende et du concetto. Elle est peintresque et funambulesque. Ce sont les Frères Zem-

ganno causant avec le célèbre « Monsieur en habit noir » d'*Henriette Maréchal*. C'est de cet esprit qu'est faite la saynète de M. Goncourt.

La donnée n'en est pas moins ingénieuse que le dialogue qui l'est extrêmement et qui semblait l'être trop pour un public effaré et ahuri encore de l'aventure de *Mademoiselle Julie*. On aimerait parler de cette pièce, quand ce ne serait que pour y louer M^{lle} Nau qui l'a bien jouée. D'ailleurs elle est intéressante et elle plaît en principe puisqu'elle est suédoise et que l'auteur M. Strindberg est un révolté, un exilé volontaire et un étranger à qui l'on doit, à ce titre, des politesses de bienvenue.

J'y reviendrai quand on représentera, ce qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard, les pièces qu'à dû laisser en portefeuille, si on en croit son historien Jules Laforgue, le jeune Hamlet, prince de Danemark, qui s'habillait tout de noir, portait au chaton de sa bague un funéraire scarabée égyptien, habitait une petite chambre, avec cabinet de toilette tout en haut du Palais et y faisait des vers, en regardant les oiseaux migrants passer en triangles par le ciel gris au-dessus de la Mer.

HENRI DE REGNIER.



LES LIVRES

L'Aube, par Adolphe Tabarant (Bibliothèque Charpentier).

Nous ne connaissions jusqu'à présent de M. Tabarant qu'un roman assez médiocre : *Virus d'amour*, inspiré par les moins vénérables des doctrines naturalistes. Son nouveau livre, *L'Aube*, nous le fait oublier, et nous l'oublions volontiers.

Ce n'est pas que, dans cette œuvre, M. Tabarant ait renoncé à ses principes d'art, mais il a essayé d'appliquer son réalisme au roman historique. Il a voulu invoquer quelques épisodes de la grande révolution, mais il n'a pas mis en scène, et il lui en faut savoir gré, les héros trop familiers à certains écrivains. Dans *L'Aube* nous n'avons aucun épisode de la jeunesse de Mirabeau, ni des premiers ans de Barnave ; rien ne nous fait prévoir la grandeur future de Robespierre. Les silhouettes de Danton et de Camille Desmoulins n'apparaissent qu'un instant, mais elles sont placées dans le cadre du tumultueux Palais-Royal, et ni Danton ni Camille ne sont séparés de la foule des motionnaires, qui bruissait là.

Ce procédé du réalisme historique, George Eliot l'avait déjà employé, et, dans *Romola*, elle avait tenté de faire pour les Italiens du temps de Savonarole, ce qu'elle avait fait pour ses compatriotes contemporains, dans *Adam Bede* et le *Moulin sur la Floss*. J'en sais beaucoup à qui cette manière n'agrée pas, mais dans les querelles soulevées à ce sujet, il ne s'agit que de la dispute entre le roman d'aventures que préconisèrent Dumas et même Merimée et Vigny et le roman de mœurs historiques. Le roman de reconsti-

tution, *Etudes sur Catherine de Médicis*, de Balzac, la *Salammbô* de Flaubert, formerait assez bien la transition entre le roman d'aventures et le roman de mœurs ; car le roman de reconstitution, s'il ne s'est efforcé jusqu'à présent qu'à présenter des personnages connus, classés, ayant joué un rôle prépondérant, s'est, malgré tout, inspiré des idées réalistes ; seulement ce réalisme n'a prétendu qu'à l'exactitude, plus ou moins grande, du milieu, d'une part, qu'à la vérité psychologique de l'autre.

Ce sont des désirs tout autres qui ont poussé M. Tabarant à écrire *l'Aube*. Il s'est attaché à ne mettre en scène que de petits bourgeois, des compagnons et des gueux, il les a pris individuellement et collectivement, c'est-à-dire qu'il a choisi des types divers ; M. Madinier, ancien contrôleur des fermes, élève des encyclopédistes et des philosophes, fidèle de Jean-Jacques ; l'horloger Lhenry, découvreur intrépide, frondeur et voltairien ; Jacques le républicain, Flécharde le garde française, Chappaz le boucher, Pecolat et Bouteculot, et le vieux juif Samuel qu'affole le vent de liberté. Puis tous ces êtres, M. Tabarant les a étudiés agissant dans la foule, faisant partie d'elle, abjurant une part de leur personnalité pour entrer dans le tout, devenant une cellule de la masse, de cet organisme puissant qui révèle dans ses actes des vertus ignorées de chacun de ses composants.

Les troubles, les agitations, les espérances de ces hommes, cela seul semble avoir intéressé M. Tabarant, aussi son livre est-il austère. Il n'a pas voulu d'affabulation autre que celle qui lui était fournie par les événements politiques, et c'est à peine si l'on devine l'idylle ébauchée par Jacques Sandrin et Thérèse Castan. Pour M. Tabarant sans doute, à cette heure où les députés du Tiers, qui seront l'Assemblée constituante, font leur entrée à Versailles, il n'y a place pour aucune autre préoccupation, et l'on sent bien, à lire son livre, qu'il n'est pas resté indifférent à ses héros, qu'il ne les a pas vu objectivement, mais qu'au contraire c'est le révolutionnaire qui parle de ses frères d'il y a cent ans.

D'ailleurs la période qu'a choisie M. Tabarant n'est-elle pas celle qui peut le plus, et le plus légitimement, susciter l'enthousiasme de ceux qui, encore aujourd'hui, veulent en songe revivre ces années. C'est au lendemain de l'émeute provoquée par Réveillon, à l'heure où le peuple fait entendre ses revendications, au moment où ces Etats généraux attendus depuis tant d'années, depuis si longtemps promis, sont enfin convoqués et apportent avec eux les cahiers des sujets du roi. C'est le jour où tous les espoirs sont permis. De ses mandants la foule attend la liberté,

les droits de l'homme vont être proclamés, et la Bastille croulante annoncera par sa chute que les tyrannies sont mortes. Ce n'est qu'après que viendront les déboires, ce n'est qu'après, bien après, que les révolutionnaires s'extermineront eux-mêmes et que sur les ruines du régime ancien la bourgeoisie établira son pouvoir que cent ans suffiront à rendre odieux.

Aussi le seul enthousiasme est le moteur des âmes que nous a restituées M. Tabarant. Ses personnages sont, avant tout, joyeux dans leur brutalité comme dans leur fureur. Une immense joie les soulève et c'est la joie que répand le soleil levant.

Le reproche qui pourrait être fait à M. Tabarant, c'est de s'être un peu trop égaré en menus détails, de s'être perdu en énumérations trop scrupuleuses. La méthode qu'il a suivie, les règles de l'école à laquelle, malgré tout, il appartient, en sont cause. Il a cru que l'accumulation de ces minces faits, que la minutie des descriptions — descriptions des moindres choses — contribueraient à donner la vie à son roman. Il s'est trompé je crois, et c'est au contraire ce qui l'alourdit, ce qui fait longueur, dans ce livre où l'action se déroule du 4 mai au 14 juillet.

Malgré tout, cette *Aube* est vivante et bien vivante, et M. Tabarant a su faire mouvoir des foules avec beaucoup de puissance. Versailles au jour de l'ouverture des Etats ; le Palais-Royal et sa cohue si variée, lieu de rendez-vous des filles, des joueurs de profession et des orateurs patriotes : l'incendie des barrières ; l'engagement de la chaussée d'Antin ; le pillage du garde-meuble. la marche sur la Bastille, toutes ces scènes nous sont rendues très bellement et très vigoureusement, et, dans ce livre, M. Tabarant a révélé d'incontestables dons d'évocat.

Nous pouvons de lui attendre d'autres romans semblables. J'aimerais à le voir se débarrasser dans ses œuvres prochaines, des préoccupations mesquines qui le tourmentent encore. Qu'en sa qualité de révolutionnaire il sache se délivrer des liens esthétiques qui encore l'enserrent, qu'il cherche à être lui-même et non disciple de celui qui écrivit la *Débâcle* en employant les mêmes procédés dont s'embarrasse encore M. Tabarant. Il aurait eu avantage, certainement, à élaguer son livre de personnages et d'épisodes inutiles, qui ne sont mis là que pour donner ce qu'on appelle l'illusion du vivant, et qui, somme toute, ne procèdent que des poncifs nouveaux aussi gênants que les anciens. Qu'aurions-nous perdu si M. Tabarant ne nous avait pas fait assister deux ou trois fois aux disputes de M^{me} Conche la fruitière avec Margot la frileuse ; s'il avait supprimé quelques-unes des inter-

minables discussions des boutiquiers du faubourg Saint-Antoine; s'il avait renoncé à des répétitions inutiles qui entravent l'action et l'alourdissent ? Nous n'y aurions rien perdu certes, mais l'*Aube* y eût gagné.

Telle qu'elle est cependant, c'est une œuvre qui fait le plus grand honneur à celui qui l'a conçue.

*
* *

Le Cas Wagner, par Frédéric Nietzsche, traduit par Daniel Halévy et Robert Dreyfus (A. Schultz, éditeur).

MM. Daniel Halévy et Robert Dreyfus ont entrepris la traduction complète des œuvres de Nietzsche. Nous ne saurions trop les en louer et les en remercier. Mais ils comprendront que ce n'est pas sur le *cas Wagner* ou sur les fragments très restreints de *Zarathustra*, connus de nous, qu'il nous est possible de parler du philosophe. D'autant que, comme le dit M. Henri Albert dans son étude publiée par le *Mercure de France* : « La publication de cet opuscule (*le Cas Wagner*) ainsi dégagé de ses autres ouvrages, n'était nullement dans les intentions de l'auteur. »

Pour parler des rapports de Nietzsche et de Wagner, il faudrait rapprocher le *Cas Wagner* de *Richard Wagner à Bayreuth*; nous attendrons donc la publication des *Considérations inopportunes* qui ne peut tarder.

*
* *

Heures, par Francis Poictevin (A. Lemerre, éditeur).

A chaque livre que M. Francis Poictevin publie, on sent que l'écrivain se détache de plus en plus des contingences qui jadis lui plurent. Celui qui fut un chercheur de mots rares et précieux, celui qui sut trouver les adjectifs les plus saisissants, les plus propres à préciser les fugitives apparences, celui-là semble trouver vains les signes par lesquels il précisait les moins précises des choses. Il cherche au-delà des mots, leur poursuite unique lui semble vaine, il les asservit à cet au-delà qu'il tente d'exprimer.

Encore, dans *Presque*, sa dernière œuvre, le côté descriptif pré-

dominait, et vraiment, dans cet art de l'expression, M. Poictevin était allé si loin, qu'il n'aurait plus pu désormais que faire preuve de virtuosité. Aussi, n'est-ce point à cela que nous nous arrêtons en lisant *Heures*, non qu'il ne nous soit possible de trouver agrément à telles évocations, ainsi celle-ci : « Dans la forêt, on s'absorbe en les résonances du vent se perdant et revenant et se re prolongeant affaiblies, on regarde un peu hypnotisé, les mousses, les lichens, les feuilles, les aiguilles, leurs roux amortis ravivés d'ors verts, leur gris de cendre... » et cette autre : « Dans ce brouillard de ce matin, d'une inhumide fluidité où entre temps le soleil se montre igné et blême, où les branches se tissent cotonneuses, où quelques ramures émergent, s'isolent en des serpentements démesurés, où les passants se confondent en des personnes vagues, pour un peu troublantes, on se sentirait, malgré la laideur de la terre, presque à l'aise parmi ces limbes d'une griserie grise. »

Mais, cependant, quelque subtil que nous apparaisse là M. Francis Poictevin, il n'est encore que rhéteur, et il me semble, en s'attachant à ces descriptions un peu vaines, commettre le pire des péchés, celui qui consiste à mesurer du verbe, à l'aimer pour lui-même, objectivement, sans souci de ce qu'il recèle et de ce qu'il peut rendre plus pleinement et plus bellement.

D'ailleurs il l'a sans doute senti lui-même, ou plutôt d'autres désirs l'ont entraîné, d'autres aspirations l'ont guidé, il a été sollicité par de plus hautes préoccupations. La substance l'a hanté et lui, qu'un dogme eût peut-être enchaîné autrefois dans une solitude, cherche à concilier Plotin avec sainte Hildegarde. Non que Francis Poictevin ne soit croyant, mais il est hérétique car si la sainteté de Thérèse ou celle de Marie d'Agreda l'attire, s'il aime les pâles lys que le souffle mystique faisait palpiter autrefois au fond des monastères, il n'est plus leur frère chrétien. Il n'admet plus le dieu personnel des religions, il croit à l'absolu, à la substance que Spinoza voulut enclore en la rigueur des théorèmes, et si on lui demandait où est Dieu, il répondrait volontiers comme quelques hérésiarques, que Dieu nous enveloppe de toute part, qu'il nous meut et nous pénètre, qu'il est en nous et que nous sommes une part de lui-même.

En ce temps de préoccupations basses, quand le dégoût gonfle le cœur de ceux qui veulent combattre, quand la sottise et l'ignominie salissent tout, heureux ceux qui, encore insoucieux des bruits hostiles, peuvent s'enfuir loin du monde et se réfugier dans le plus hautain des sorges. M. Francis Poictevin est de

ceux-là. Il vit solitaire, et s'il ne s'est pas retiré dans une Thébaïde, c'est qu'il est un pérégrin qui sait trouver son Dieu partout. Tantôt il le cherche aux pages trémolantes de tendresse de l'*Imitation*, tantôt dans les effusions de ceux que l'esprit illumina de sa présence, et nul ne sut, depuis longtemps, paraphraser saint Bernard, sainte Brigitte ou sainte Thérèse. Eoutez-le parler de cette dernière :

« La vénération d'un profane, d'un indigne, doit se taire, sous peine d'une impudeur révoltante, devant les ravissements de l'humblement confuse carmélite en « *la vérité, la splendeur infuse* » En ces moments uniques où s'accomplit un infini accru, où se découvrent les souterraines grandeurs de Dieu qu'il faut, selon elle, avoir éprouvés pour être capable de les concevoir et de les croire, » *l'âme ne paraît plus être en elle-même...; l'esprit de l'âme devient une même chose avec Dieu... toutes les créatures n'apparaissent que comme des ombres* » que pourtant, quand la sainte les présentait dans l'état — à ses yeux illuminés tout obscur — de péché mortel, elle se vouait afin de les délivrer, jusqu'à prendre pour elle, à subir leurs tourments. »

Si Francis Poictevin quitte les grands mystiques, s'il abandonne les *Enneades* et l'*Ethique* c'est pour rêver de l'ineffable devant les pieuses toiles des primitifs ses frères lointains. Il interprète leurs allégories, il résout leur symbole, un même pensée l'anime et sa plume transpose ce que le pinceau des vieux maîtres fixa. Lisez-le plutôt : « Dans la fresque Lemmi des trois Grâces, le jaune foncé de celle la plus près de Giovanna, aussi en jaune révèle la nuance de miel des noces mystiques, et les bandelettes et la prêtresse tout d'un côté disent une cérémonie de spirituelle alliance. Euphrosyae en blanc et bleu, dans une ingénuité sage ; cette vierge a cette grâce souverainement sensible qui s'ignore. Et Aglaé dans sa robe verte à l'écharpe violette, est la vie rachetée, vert d'ablution, violet d'épreuve ; même auprès d'Euphrosyne, elle s'épanche charmante. Cependant ma pensée reste à la blanche et bleue de pudique mansuétude souffrante dans une présence moins vue peut-être que sentie. »

A découvrir ces analogies, Francis Poictevin excelle, il a la secrète intuition des plus secrètes, des plus éloignée. Une parole entendue, une image vue, l'illuminent, et, à travers les obscures enveloppes dont le poète, le mystique ou le peintre enveloppèrent leur pensée, il sait démêler cette pensée elle-même.

Est-ce le désir de Francis Poictevin de toujours chercher ces mystérieuses correspondances, ces rapports ténus et fugaces ? Je

ne le crois pas. Il est encore semblable aux convalescents qui ne peuvent marcher qu'en s'appuyant sur des béquilles ; il n'ose pas marcher seul et, autour de lui, il cherche des soutiens ; mais peut-être, un jour, ne voudra-t-il plus écouter que lui-même et ne nous faire entendre que sa voix. Ne l'a-t-il pas dit en fermant son livre :

« Quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel disparaîtra ; aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face ; aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu. »

« Cette clairvoyance par Saint-Paul de la perfection perpétuelle contient le fond même de notre désir, et, d'après la doctrine des anciens mages » n'aura-t-on pas selon son désir ? »

*
* *

Légendes puériles, par Pierre M. Olin.

Puériles, mais plutôt touchants et charmeurs ces *frêles poèmes* comme leur auteur les appelle si bien. Embaumés par des rêves doux et simples, naïfs comme les âmes qu'ils reflètent, et profonds comme des cœurs d'enfant. Tels sont-ils dans leur symbolisme triste, ces poèmes en prose que je ne puis analyser, car à l'analyse ils perdraient leur attrait, et ils sont comme les graciles coquillages ramassés sur les grèves, ces coquillages aux teintes changeantes et calmes, qu'on n'ose toucher et qui répercutent dans leur spirale le grondement de la mer.

Pierre M. Olin fit ces *Légendes puériles* pour quelques-unes seulement, mais il ne peut empêcher quelques-uns de les aimer et de les goûter comme l'œuvre d'un parfait écrivain et artiste.

*
* *

Le Cas Wagner par Frédéric Nietzsche, traduit par Daniel Halévy et Robert Dreyfus (A. Schulz, éditeur).

MM. Daniel Halévy et Robert Dreyfus ont entrepris la traduction complète des œuvres de Nietzsche. Nous ne saurions trop les en louer et les en remercier. Mais ils comprendront que ce n'est pas sur *le Cas Wagner* ou sur les fragments très restreints de

Zarathustra, connus de nous, qu'il nous est possible de parler du philosophe. D'autant que, comme le dit M. Henri Albert dans son étude publiée par le *Mercure de France* : « La publication de cet ouvrage (*le Cas Wagner*) ainsi dégagé de ses autres ouvrages, n'était nullement dans les intentions de l'auteur. »

Pour parler des rapports de Nietzsche et de Wagner, il faudrait rapprocher le *Cas Wagner* de *Richard Wagner à Bayreuth*. Nous attendrons donc la publication des *Considérations inopportunes* qui ne peut tarder.

BERNARD LAZARE.

REVUE DES REVUES

Dans les *Essais d'art Libre* : une *Lettre sur l'Individualisme* de Camille Mauclair, dont on peut louer quelques paroles sur M. Henri Béranger.

Dans *Floréal* : des poèmes de E. Verhæren, Fernand Séverin et Georges Saint-Mileux.

Dans le *Réveil*, de Gand : des poèmes en prose de Henri Mazel et Arnold Goffin; des vers de Phoebus Jouve : *Au Seuil pale*.

L'*Idée Libre* continue la publication des *Souvenirs sur Richard Wagner* de M. E. Schuré.

Paru, le premier numéro de *La Chronique de Paris*, revue bimensuelle.

Vient de paraître à Bruxelles un nouveau journal bi-mensuel : *Lutte pour l'Art* dont quelques articles sont à signaler. Les rédacteurs de *Lutte pour l'Art* partent en guerre contre les négociants de la littérature, avec une vaillance et un enthousiasme des plus louables.

Paraîtra, à la fin du mois, à la librairie de *l'Art Indépendant*,

un périodique nouveau : *La Haute Science* revue documentaire de la tradition ésotérique.

Cette revue a pour unique but, « en restant étrangère à toute idée de caste comme à toute polémique », de publier les principaux textes relatifs à la mystique et à l'occultisme. La revue veut rester exclusivement scientifique et documentaire. Elle publiera simultanément : une traduction du *Zohar*; l'*Antre des Nymphes* de Porphyre, traduction de Pierre Quillard, et la *Brihadâranyaka-Upanishad*, traduction de A. Ferdinand Hérold. (Le tirage de cette revue sera restreint au nombre des abonnés)

B. L.

MÉMENTO

Ont paru :

Chez *P. Lacomblez*, à Bruxelles : *Le Château des Merveilles*, par Valère Gille; *Au Siècle de Shakespeare*, par Georges Eckhoud.

Chez *Léon Vanier* : *Tumultes*, par Etienne Mondoré.

A la *Librairie de l'Art Indépendant* : *Elégies royales*, par Dauphin Meunier.

Aux bureaux de *La Révolte* : *Dieu et l'Etat*, de Michel Bakounine avec préface de Elisée Reclus et Carlo Cafiero; *La Société au lendemain de la Révolution*, par Jehan le Vagre.

Paraîtra prochainement : *Un siècle d'attente*, par Pierre Kropotkine.

En souscription à la *Librairie de l'Art indépendant* : *Chevaleries sentimentales*, par A. Ferdinand Hérold, un volume avec frontispice de Odilon Redon (tirage à 300 exemplaires).

B. L.

Le Gérant : L. BERNARD.

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS.

— 95 —

ERNEST KOLB, ÉDITEUR
8, rue Saint-Joseph, PARIS

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

PAUL ADAM

MŒURS DU TEMPS

Un volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

ALBERT DE MAUGNY

NOUVELLES COUCHES

Un volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, rue Saint-Joseph, PARIS

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

ARMAND SILVESTRE et EUGÈNE MORAND

LES DRAMES SACRÉS

PIÈCE EN VERS

Un volume in-16. Prix 4 fr.

DÉJÀ PARU

DES MÊMES AUTEURS

GRISELIDIS

PIÈCE EN VERS

Un volume in-16. Prix 4 fr.

INFORMATIONS DIVERSES

Au commencement de février, ouverture de l'exposition de M. Toudouze-Lantrec, chez Boussod et Valadon.

Notre confrère et ami, Bernard Lazare fera le 1^{er} février, au Cercle Artistique d'Anvers, une conférence sur la poésie nouvelle en France et en Belgique.

L'exposition annuelle de peinture et sculpture au Cercle de l'Union artistique, sera ouverte le lundi 6 février et durera jusqu'au vendredi 10 mars inclusivement.

On sait que cette exposition est réservée aux membres du cercle seulement.

Le nombre des œuvres est fixé à cent-cinquante pour la peinture et à vingt-six pour la sculpture.

Toutes doivent être admises par la commission de peinture, dont le président est M. Bonnat.

L'envoi des œuvres doit être fait le 27 et le 28 janvier.

On ne recevra aucune œuvre ayant figuré dans d'autres expositions parisiennes.

Les Parisiens de Paris préparent une exposition artistique qui doit ouvrir le 15 février 1893.

Union des femmes peintres et sculpteurs. Exposition du 21 février au 18 mars 1893. Dépôt des ouvrages, au Palais des Champs-Élysées, porte 5, les 4, 5, 6 et 7 février.

Salon Rose-Croix, au Champ-de-Mars, du 1^{er} au 30 avril 1893.

Concours de peinture pour salle à manger de l'Hôtel-de-Ville. Dépôt des esquisses, le 1^{er} mars 1893.

L'exposition de Meissonier ouvrira en mars prochain, dans les galeries de M. Georges Petit.

Le comité d'organisation est composé de MM. Beraldi, Henry Blount, Bretegnier, Chenavard, Maurice Courant, Edouard Detaille, Alexandre Dumas, Français, Charles Garnier, Gérôme, Lucien Gros, Knœdler, Le Turc, baron de Livois, Francis Magnard, Charles Meissonier, Arthur Meyer, Moutte, Georges Petit, Antonin Proust, Puvion de Chavannes, Alfred Stevens, Tooth et Auguste Vacquerie.

On y trouvera non seulement les toiles connues, qu'ont obligeamment offertes leurs propriétaires de l'ancien et du nouveau monde, mais des toiles qui n'ont jamais été exposées, les études, les ébauches, les mouvements saisis sur le vif.

Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts vient d'accorder à l'Association des journalistes parisiens les grandes salles de l'École des beaux-arts pour y déposer, pendant le mois de mai prochain, les portraits des écrivains et des journalistes du siècle. Les adhésions sont reçues au comité de l'Association, 1 bis, boulevard des Italiens.

L'ouverture du Congrès des Sociétés savantes aura lieu le mardi 4 avril prochain. Les travaux se poursuivront durant les journées des mercredi 5, jeudi 6 et vendredi 7 avril. Le samedi 8 avril, le ministre de l'Instruction publique présidera la séance générale dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE

PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix. Dragon.
Ajaccio. De Peretti.
Amiens. Courtin-Hecquet.
Angers. Lacheze et Cie.
Besançon. Jaquard.
Bordeaux. Bourlange.
— Dauche.
— Duthu.
Boulogne-s.-Mer. Chiraux.
Bourg. Montbarbon.
Bourges. Renaud.
Brest. Robert.
Caen. Brulfert.
Châlons-s.-Marne. Weill.
Chambéry. Baujat.
Cherbourg. Marquerie.
Clermont-Ferrand. Ribon-Collay.
Dijon. Armand.
Saint-Etienne. Chevalier.
Fontainebleau. Desprez.
Grenoble. Baratier.
Le Havre. Bourdignon.
— Dombu.
Lille. Tallan lier.

Lyon. Bernoux et Cummin.
— Veuve Cantal.
— Dizain et Richard.
Marseille. Aubertin.
— Carbonnelle.
Montauban. Bian.
Montpellier. Coulet.
Nancy. Grosjean-Maupin.
Nantes. Vier.
Nice. Visconti.
Nîmes. Catelan.
— Morin-Fesselier.
Orléans. Herluison.
Poitiers. Druinaud.
Saint-Quentin. Triquenaux-Devienne
Reims. Michaud.
Rouen. Lestringant.
— Schneider.
Saumur. Milon.
Toulon. Rumèbe.
Toulouse. M^{lles} Brun.
Tours. Pericat.
Versailles. Flammarion,

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg. Treuttel et Wurtz.
Berlin. Ascher et Cie.
Leipzig. Brockhaus.
Munich. Ackermann.
Stuttgart. Wittzwer.

ANGLETERRE

Londres. Hachette.

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne. Brockhaus.
Buda-Pesth. Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles. Lebègue et Cie.
— Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire. Barbier.

ESPAGNE

Barcelone. Piaget.
Madrid. Romo et Fussel.

ITALIE

Rome. Bocca.
Milan. Treves frères.
Turin. Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne. Fereira.

SUÈDE

Stockholm. Looström.

SUISSE

Bâle. Georg.
Berne. Nedegger.
Genève. Burckhardt.
— Hegimann.
Lausanne. Duvoisin.
Zurich. Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople. Biberdjian.